

Reçu au Lieu

Numéro 80, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46078ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2001). Compte rendu de [Reçu au Lieu]. *Inter*, (80), 60–62.

HOMO SONORUS**DIMITRY BULATOV****CENTRE NATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE KALININGRAD, EN RUSSIE**

Après l'édition de l'ouvrage d'une importance majeure qui fut *A Point of View, Visual Poetry: the 90's, une anthologie*, édité en 1998, l'artiste, organisateur, poète sonore et visuel

Dimitry BULATOV vient tout juste de faire paraître la suite,

qui constitue elle-même un travail colossal : il s'agit d'*Homo Sonorus*, une anthologie de poésie sonore publiée par le Centre national d'art contemporain de Kaliningrad, en Russie ; l'ensemble est composé de quatre CD comportant la collaboration de cent dix poètes sonores de vingt-deux pays et d'une anthologie imprimée incluant des articles des meilleurs spécialistes au monde dans le domaine, entre autres de Dick HIGGINS, Jean-Yves BOSSEUR, Henri CHOPIN, Carla BERTOLA, Steve MCCAFFRY, Jacques DONGUY, Enzo MINARELLI, concentrant leurs efforts d'analyse dans leurs pays respectifs. Chaque artiste du son sélectionné s'y voit consacrer une page de notice biographique.

Dimitry BULATOV nous apprend qu'il s'agit de la première anthologie de cette sorte à avoir été produite dans le territoire post-soviétique ; cet ouvrage guidera les lecteurs soviétiques et ceux du monde entier dans les méandres historiques de la poésie sonore contemporaine et expérimentale des poètes eux-mêmes. Pour le Québec, ont participé Pierre-André ARCAND, Richard MARTEL et Jean-Claude GAGNON. Les volumes un et deux sont consacrés à l'Australie, l'Autriche, l'Angleterre, l'Argentine, la Belgique, le Brésil, la Hongrie, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, le Canada ; les volumes trois et quatre contiennent les sélections du Québec, des Pays-Bas, de la Pologne, du Portugal, de la Russie, des États-Unis, du Pays de Galles, de la Finlande, de la France, de la Suisse, de la Suède. Pour mieux faire connaître la poésie sonore, Dimitry BULATOV s'est livré à des présentations diverses dans les institutions russes et à l'étranger.

On retrouve dans cet ouvrage remarquable toute l'étendue du travail vocal qui peut être répertorié dans le domaine qui nous occupe ici : des expérimentations tout aussi différentes que surprenantes sont pratiquées à la grandeur de la planète ; certaines productions se voient ainsi multipliées par les instrumentations acoustiques ou électroniques utilisées, poussant les limites de l'art audio. Certains ont inventé ou modifié leurs « machines à poésie sonore », tel Pierre-André ARCAND : *Lesé-tu* ; d'autres exercent une tension relative sur des syllabes isolées ou sur une phrase, comme le fait Giovanni FONTANA dans *Voci-2* ; d'autres encore puisent dans le folklore ; pour cet emploi du patrimoine de la musique populaire, je cite l'exemple de Paul DUTTON dans son œuvre *Beyond Doo Wop, or How I Came to Learn that Hank Williams is Avant-Garde* ; plusieurs de ces artistes du son sont accompagnés de pièces de musique électronique, comme dans le cas de Sergei BIRJUKOW dans *Hails* ; également, de nombreuses influences orientales se retrouvent dans le débit des pièces, par exemple dans une grande partie de la sélection russe, dont Alexandr GORNON, Saïklo NAMTCHYLAK, Dimitry PRIGOV, Rea NIKONOVA, Valery SCHERSTJANOJ.

Au sujet de la participation américaine, j'ai observé qu'Éric BELGIUM se sert d'une conversation violente entre conjoints lors d'une performance réalisée lors de la présentation de son installation/vidéo *Bad Marriage Mantra*, dont les protagonistes sont Lynn MEYERS et Jay SCHEIB. Notons aussi une pièce de l'Américain Larry E. WENDT, impliquant un répondant téléphonique : *We Were Somewhere*, une de Mark GREY qui, au moyen d'outils technologiques, triture le son. De même que Pamela Z dans *50*, dédié à Charles AMIRKHAMIAN ; on retrouve certes le travail de la voix humaine à travers la sonorité des instruments de musique traditionnels ou inventés : Philippe CORNER et son *Alphorn* ; en ce qui concerne la représentation française, on y voit apparaître un humour tragique (Serge PEY, Julien BLAINE, Jean-Jacques LEBEL, Joël HUBAUT). Je retiens aussi le *Pourquoi* en anglais, en français et en italien de Gian Paolo ROFFI, provenant d'Italie.

Je ne prétends aucunement être un expert dans le domaine, même si je suis moi-même un poète sonore dont le travail est représenté dans cet ouvrage. Donc ma perception sera intuitive quant à l'écoute des CD et à la lecture de l'anthologie ;

je réponds à tant de très intéressantes productions et théories par une volonté d'expérimentation du texte ; mon propos n'est donc nullement de tenter un essai ou d'essayer une tentation mais, au contraire, de conserver ma vieille habitude dadaïste de faire entrer en collision les imageries poétiques teintées des accents politiques, philosophiques, parfois humoristiques, de les faire résonner les unes contre les autres ; je souhaite humblement tenter d'établir les composantes de la poésie sonore comme champ d'investigation de la réparation ; comme toujours je réparerai, fraiserai, hacherai, granulerai, râperai, déchiquetterai le cœur de la langue.

À l'écoute des quatre CD, nous passons allègrement du chuchotement au vrombissement, du cri retenu au souffle combattant les pustules de la salive. Tout ceci est transmis par la langue qui libère la matière du son émis en s'activant d'abord à l'intérieur de la bouche, la faisant frémir ; cela laboure les parois de celle-ci de mots appartenant à un vocabulaire inconnu ; le sujet poète crache, remet en bouche les syllabes répétées, morcelées, jetées au-devant des incisives ou assimilées par le spectateur qui ingère la matière sonore à grands coups de dents, comme s'il s'agissait de la soupe de sa mère ; imaginez tous ces poètes dans leurs langages respectifs, éructant « Mig me Ahhh ! Ppp ! Aaaaaiiii ! Oooooo ! Aaaaaaiaaaaa ! » de manière traditionnelle ou non, avec des ajouts synthétiques ou non, seuls ou avec d'autres, ou encore plus.

Une phrase est répétée tragiquement, relatant une scène stéréotypée du quotidien, avec en arrière-plan des pas de personnes déambulant près de là.

J'en ai beaucoup appris sur la poésie sonore dans cette anthologie en lisant les articles des plus grands spécialistes en la matière ; j'ai entendu, les deux oreilles tendues, ces poètes, champions de la destruction heureuse et créatrice de toute structure ; j'ai assisté à la reconstruction de modèles. Certains amènent une dimension plus didactique, d'autres utilisent des stimulus sonores et différents systèmes de notation, des partitions qui leur permettent de définir et de produire de manière organisée leurs créations ; d'autres filtrent le son en l'altérant de multiples manières avant son émission ; une autre catégorie d'entre eux opte pour l'élargissement des horizons connus en expérimentant entièrement à partir du matériau à la fois simple et complexe qu'est leur simple appareil vocal ; un groupe opère à partir d'un mélange composé de mots et de musique ; un dernier type choisit de traduire une panoplie de pulsions mentales autonomes en autant de créations langagières.

Ils amènent la poésie vers les directions diversifiées que sont les pays et la langue ; certains autres inventent leur propre dialecte instantané ou défini, choisissent lucidement les balises qui les guideront dans l'action, dans l'acte de sonner vocalement en employant des sonorités enregistrées en boucle ou l'opposition répétée des allégros et des fortissimos, faibles cris qui se transforment en violence verbale dans le sens inventif du terme s'il existe, contrastant avec des sonorités doucereuses d'une soprano de la poésie sonnante. Le silence se pose parfois en moteur pour la performance du poète ; on retrouve également des oppositions silence/bruit. Je réfère à la poésie action très symbolique de Serge PEY. Au début du siècle, d'abord Dada puis ensuite Fluxus entreprennent de lutter contre le conformisme établi de la poésie récitée comme l'a fait la poésie visuelle pour la « poésie blanche », la poésie écrite.

J.-C. G.

Si vous désirez recevoir différentes informations à propos d'*Homo Sonorus* voici l'adresse électronique de Dimitry BULATOV : center@ncca.koenig.su ; vous pouvez aussi consulter le site Internet : www.ncca/koenig.su/sonorus.

Faites parvenir vos publications, cd et cd-rom pour recension à l'attention de la rédaction. Tous les documents commentés dans cette rubrique nous sont fournis en service de presse et sont par la suite disponibles pour consultation à notre centre de documentation (infos : 418.529.9680/edinter@total.net).

CONTRE-FEUX/CONTRE-FEUX 2
Pierre BOURDIEU

Ce sont deux publications sympathiques et importantes du sociologue français. C'est une édition de textes, conférences, interventions diverses au cours des dernières années. Il y a plusieurs textes dont certains - « La culture est en danger » - valent une lecture, absolument. C'est d'ailleurs ce texte que nous publions avec l'aimable consentement des éditeurs et de l'auteur, aussi parce que le passage des gens liés à Ne pas plier, lors du Sommet des Amériques au printemps dernier, aura témoigné des solidarités dans la grande impérialisation des phénomènes de culture.

La globalisation de la culture est un phénomène bien réel et il serait lamentable d'assister dans quinze ans à une présentation d'un Jurassic Park numéro dix.

dre à l'ensemble du monde le modèle économique et culturel le plus favorable à ces puissances, en le présentant à la fois comme une norme, un devoir-être, et une fatalité, un destin universel, de manière à obtenir une adhésion ou, au moins, une résignation universelle. C'est-à-dire, en matière de culture, à universaliser, en les imposant à tout l'univers, les particularités d'une tradition culturelle dans laquelle la logique commerciale a connu son plein développement » (p. 85).

Et plus loin : « L'effet de domination lié à l'intégration dans l'inégalité se voit bien dans le destin du Canada (qui pourrait bien être celui de l'Europe si elle s'oriente vers une sorte d'union douanière avec les États-Unis) : du fait de l'abaissement des protections traditionnelles qui l'a laissé sans défense, notamment en matière de culture, ce pays est en train de subir une véritable intégration économique et culturelle à la puissance américaine » (p. 101).

Ouf ! C'est clair ! C'est à se demander si le peu de ressources que nous recevons des institutions canadiennes pour réaliser nos activités, à la revue Inter surtout, viendrait démontrer qu'effectivement, il y a un alignement sur les modèles américains, et que s'écarter de ces modèles nous positionne dans une sorte d'alternative, difficilement conciliable avec les critères établis par les institutions - comme le Conseil des Arts du Canada. Il y a une nette volonté d'éliminer la différence, l'identité, au profit du profit !

Encore BOURDIEU : « La mentalité calculatrice imprègne toute la vie et tous les domaines de la pratique sans exception et elle est inscrite dans les institutions (par exemple ce que l'on a appelé « Academic Market Place ») et dans les échanges quotidiens » (p. 28). Comment ne pas conseiller ces Contre-feux de Pierre BOURDIEU, un sociologue qu'on sent près du citoyen, de la vie ; ce qui nous manque, au Québec !

À lire absolument.

R. M.

Table with 1 row: Contre-feux et Contre-feux 2, Éditions Raisons d'agir, Paris, avril 1998 et janvier 2001, ISBN 2-91211107-04-0, SBN 2-2-91221107-13-X.

LES PRISONS DE LA MISÈRE
Loïc WACQUANT

Un petit ouvrage bien édité, bien documenté, qui rend compte de quelques-unes des nombreuses ramifications sociales et politiques d'un néolibéralisme concerté mondialement pour assurer l'omnipotence du marché sur les populations au cœur même des démocraties.

Statistiques à l'appui, l'auteur démontre le caractère artificiel d'un nouveau « concept » en criminologie, la « violence urbaine » qui, importée des États-Unis, permet d'identifier des zones urbaines dites à risque (habitées par une forte proportion de gens sans emploi appartenant souvent à des minorités visibles) pour y justifier contrôles policiers accrus, couvre-feu et tolérance zéro. Vingt ans de pratique aux États-Unis démontrent qu'une augmentation dramatique du nombre d'arrestations et d'incarcérations arbitraires en résulte. Ceci, conjugué à la privatisation des pénitenciers, à la confusion entre réadaptation et travaux forcés ainsi qu'à un discours paternaliste sur les assistés sociaux où, sous le prétexte de responsabilisation, on oblige de plus en plus ceux-ci à combler les emplois dont personne ne veut, vient piéger les citoyens dans un engrenage antidémocratique. On ne peut ici résumer tout le travail d'analyse accompli par Loïc WACQUANT, démontrant que, suivant le modèle américain, les pays dits démocratiques de l'Europe glissent lentement de « l'État provi-

dence » vers « l'État pénitence », et ce, malgré les preuves accablantes contre cette approche. Un ouvrage à lire absolument, au même titre que La mondialisation de la pauvreté de Michel CHOSSUDOVSKY, pour nourrir vos réflexions sur la mondialisation de la voracité capitaliste.

Table with 1 row: Les prisons de la misère, Éditions Raisons d'agir, Paris, novembre 1999, ISBN 2-912107-07-5.

A. M.

FRÉDÉRIC LORDON
Fonds de pension, piège à cons ?
Mirage de la démocratie actionnariale

Un nouvel ordre actionnarial s'est établi depuis les années quatre-vingt dans le monde économique, celui imposé aux entreprises par les actionnaires, qui assure à ces derniers une sorte de « revenu minimum garanti » à l'encontre du principe, prévalant jusqu'alors, du risque encouru par les investisseurs et qui justifiait les dividendes versés. De cette nouvelle règle imposée aux entreprises découle une nouvelle forme de gestion, visant à transférer ce poids financier sur les épaules des travailleurs : la sacro-sainte « rationalisation », se soldant par de nombreuses mises à pied et la diminution des salaires. Avec la précarisation des emplois, s'effondrent peu à peu les traditionnels fonds de retraite gérés en commun par les entreprises et leurs employés, se voyant peu à peu remplacés par le mirage de la participation actionnariale des travailleurs aux entreprises. Lesquelles ne leur cèdent aucun pouvoir décisionnel réel, ne leur accordent aucune garantie et, tout compte fait, risquent de les diviser quant à leurs revendications. Un sujet autrement plus complexe qu'il n'y paraît ici et dont la lecture vous octroiera un supplément de « raisons d'agir ».

A. M.

Table with 1 row: Fonds de pension, piège à cons ?, Éditions Raisons d'agir, Paris, juin 2000, ISBN 2-912107-10-5.

LES ORIGINES HUMAINES
Jean-Pierre BRISSET
L'ANGE À L'OREILLE
CONFONDANTE
Jean-Pierre BRISSET (1837-1919)

« L'analyse ne connaît que le son, c'est là le son, c'est la leçon qu'il faut retenir. »
Né en 1837 dans un foyer de paysans analphabètes à La Sauvagère, non loin de la Ferté-Macé dans l'Orne, Jean-Pierre BRISSET, autoproclamé Septième Ange de l'Apocalypse, aurait pu rester parfaitement inconnu sans l'aide de Jules ROMAINS et du canular le sacrant en 1913 « prince des penseurs ».
BRISSET est, tour à tour, à partir de douze ans, journalier pour le travail des champs, apprenti pâtissier, soldat de Napoléon III (dans les campagnes de Crimée, d'Italie, blessé à Givonne en 1870, pri-

sonnier en Allemagne et exilé à Magdebourg, démissionnaire avec le grade de sous-lieutenant), inventeur d'une méthode pour apprendre à nager, professeur de langues vivantes, grammairien monomaniac, commissaire de surveillance administrative en gare de Saint-Laud à Angers.

Sa vie bascule le 5 janvier 1883 lors d'une révélation «... que le latin est un argot et successivement que la parole remontait à la création des ancêtres de l'homme jusqu'à la grenouille». Pour lui, le français n'est pas *dérivé* du latin car chaque langue doit se comprendre comme conservation intégrale de l'esprit des Ancêtres. Le principe directeur de cette assimilation globale qui va jusqu'à nier toute «langue morte» («aucune parole ne s'est perdue qui ne peut être retrouvée») repose sur le fait admis déjà par PLATON, MALLARMÉ, KBLENIKOV... que «toute syllabe qui entre dans la formation d'un mot contient au moins une idée propre». Toutes les langues, donc, ne sauraient évoluer les unes dans les autres et ne sont que des variantes d'une seule langue universelle et originaire. L'origine de l'homme est intérieure à la langue, avec conservation intégrale de l'esprit des Ancêtres (souvent grenouilles, parfois diables ou dieux).

«La venue du sexe chez cet ancêtre fut la nouveauté qui modifia les cris de la grenouille et leur donna une précision déjà parfaite. C'est à ce moment-là que les mots actuels commencèrent et n'ont jamais changé.»

Son procédé de déssegmentation, de scénographie phonétique indéfiniment accélérée, a le sexe comme pivot. Non constructiviste, sans extension progressive, éliminant l'histoire, son système agit par un travail de surcharge accumulative de calembours, d'à-peu-près, de séries homophoniques : «Oreille bruisante, répétitions instables, violences et appétits déchaînés, c'est le sommet de BRISSET, celui de l'ivresse et de la danse, celui de la gesticulation orgiaque : point d'irruption de la poésie et du temps aboli, répété», écrit FOUCAULT.

À l'origine du langage et de la question au fond de toute langue, le sexe. Point de coïncidence entre langue et métalangue, son sexe propre, sexe à ressaisir : rapports du calembour et du complexe de castration chez FREUD, concupiscent évidemment.

Peu importe de classer BRISSET comme psychotique, de faire la différence entre le poète et le fou (chez ce dernier le signifié ne serait pas un univers distinct du signifiant, alors où placer ROUSSEL, JOYCE, ARTAUD ?...).

La modernité de BRISSET reste sa machine à multiplier les points de fuite, en mettant le sexe en avant. Il interdit encore pour longtemps de donner à la langue le seul qu'on tente de lui prêter, celui d'instrument privilégié pour l'exercice du pouvoir. Humpty Dumpty met le doigt dessus : «La question est de savoir qui sera le maître». CÉSAR et STALINE ont tenté de réduire la langue à l'image d'un pouvoir nu qui n'a même pas besoin de dire son nom. Vive les multiples questionnements de la grenouille en découvrant avec stupeur poindre un nouvel appendice donnant ainsi naissance à la parole : «Coa ? Coa ? Quoi ? Eh ! qu'ai ce ? Exe. Sais qu'ai ce ? Sais que ce ? Ce exe-ce, c'est un sexe. Qu'ai, que c'est, que c'ai à ? Qu'ai, que sexe ai à ? Kéksékça ? Qu'est-ce, que c'est, que c'ai à ? Qu'est-ce, que sexe ai à ? Qu'est-ce que c'est que ça ?»

En 1937 DUCHAMP écrivait à QUENEAU : «J'ai pensé aussi qu'un jour, avec quelque argent, il serait amusant de rééditer BRISSET.»

C'est chose faite aux Presses du Réel dans la collection L'écart absolu, dirigée par Michel GIROUD. Les *Œuvres complètes* (1318 pages) du «prince des penseurs» mais également un autre volume fort avec une étude poussée jusqu'au bout du régent du Collège de Pataphysique Marc DÉCIMO, *Jean-Pierre Brisset, prince des penseurs, inventeur, grammairien et prophète* (796 pages). Il ne manque pas d'y inclure une anthologie des principaux textes publiés sur BRISSET (Jules ROMAINS, André BRETON, Raymond QUENEAU, Michel FOUCAULT...).

C. D.

L'achronique de l'Abominable Homme des Lettres

Jean-Claude GAGNON